

Mes Sœurs, mes Frères, Mesdames, Messieurs, et, si vous le permettez, tout simplement, Chers Amis.

Avant toute chose, je souhaite remercier le frère Paul-Dominique MARCOVITS de m'avoir invité à prendre la parole lors de ce colloque intitulé « Strasbourg, carrefour de vie chrétienne et dominicaine au cœur de l'Europe ». Nous nous connaissons depuis de longues années et s'il n'ignore pas mon attachement à l'Alsace il sait aussi que je suis susceptible d'en faire découvrir quelques facettes à ceux qui la connaissent peu voire pas. Je vais donc m'efforcer de ne pas le décevoir et, surtout, de vous faire connaître quelques clés permettant de découvrir l'histoire particulière de l'Alsace au sein de la République Française et au cœur de l'Europe.

Pour délimiter quelque peu mon sujet et cadrer mon propos, j'aborderai la période allant de 1871 à aujourd'hui soit quasiment 150 ans en découpant la matière en **3 parties : de 1870 à 1939, puis de 1939 à 1945, puis enfin de 1945 à nos jours.**

Mais avant tout, il me faut évoquer quelques préalables qui forment le fond de tableau indispensable sans lequel mon discours serait gravement déficitaire voire incompréhensible.

Premier préalable, géographique : l'Alsace est la partie rive gauche du fossé rhénan (fossé d'effondrement) qui s'étend des crêtes vosgiennes aux sommets de la Forêt-Noire (der Schwartzwald). La rive droite s'appelle le pays de Bade, partie prenante du Land Baden-Württemberg. Au milieu de ce fossé, le Rhin tour à tour frontière, voie de communication et aujourd'hui fleuve international régi par une commission spéciale siégeant au bien-nommé Palais du Rhin à Strasbourg. Du nord au sud, l'Alsace est longue d'environ 200 km et large de 50 km environ.

L'Alsace est frontalière, au sud avec la Suisse, à l'est et au nord avec l'Allemagne, se situe non loin du Luxembourg et jouxte plusieurs départements français. Elle fait partie administrativement du Grand Est mais va expérimenter, à partir de 2021 une nouvelle structure « la Collectivité Européenne d'Alsace ».

Deuxième préalable, historique : laissant de côté le néolithique et les celtes, l'Alsace a été marquée par le passage des romains qui ont construit, routes et villes, camps militaires et temples y compris de Mithra. Mais c'est aussi par les Légions romaines que le Christianisme est entré en Alsace. Strasbourg s'appelait à l'époque Argentoratum avant de devenir Stratoburgum, ville des routes.

Je ne reviendrai pas sur l'appartenance de l'Alsace au Saint Empire Romain Germanique sans nul doute brillamment traité par le professeur Georges Bischoff. Retenons simplement qu'au-delà de cette appartenance massive, il faut noter la

présence autrichienne des Habsbourg dans le sud de l'Alsace, l'influence des grandes abbayes, les possessions de l'évêque de Strasbourg (y compris en pays de Bade !), les possessions de l'évêché de Spire et de celui de Bâle, et l'importance des villes dont la Décapole qui, comme son nom l'indique, résulte de l'union de 10 villes libres d'Empire. Si l'aristocratie n'a pas été absente de l'Alsace, ce n'est pas elle qui domine son histoire.

Petit clin d'œil, le seul pape alsacien Saint Léon IX, mort en 1054, date que chacun connaît et drame pour lequel sa responsabilité est quasiment nulle par rapport à celle de son légat Humbert de Moyenmoutier, est le dernier pape d'origine germanique alsacienne avant le pape Benoît XVI, d'origine germanique bavaroise.

Je ne reviendrai pas non plus sur la Réforme protestante dont vous a excellemment parlé mon ami, le Président Marc Lienhard.

En revanche, je noterai la date de 1648, fin de la terrible guerre de Trente ans, marquée par les traités de Westphalie. L'Alsace était exsangue, ayant perdu 2/3 de sa population. On importa donc des suisses, des allemands, des suédois, des rochelais, des italiens ce qui fait des alsaciens un peuple métissé qui ne peut, en aucun cas, se comporter en raciste.

En 1681 enfin, Strasbourg est rattachée à la France par Louis XIV. Commence alors la première opération lourde de « francisation ». Tour à tour, la mode, l'architecture, les institutions, la langue dominante furent touchés avec plus ou moins de bonheur et surtout de délicatesse. Deux points particuliers tout de même : le retour de la cathédrale aux catholiques après avoir été occupée pendant 1 1/2 siècle par les protestants et la création du système du « simultaneum » (quand il y a présence de 7 familles catholiques dans un village). 55 simultaneum existent encore aujourd'hui. L'Alsace aura à connaître d'autres épisodes de ce genre qui marqueront durablement notre histoire.

1789 : un panneau, planté au bord du Rhin l'indique : « ici commence le pays de la liberté ». Mais aussi celui de l'égalité qui faillit coûter sa flèche à la Cathédrale. Dieu merci, un citoyen intelligent eut l'idée, qui fut heureusement retenue, de coiffer le sommet de la flèche d'un bonnet phrygien en métal de manière à impressionner les habitants de l'autre côté du Rhin et les visiteurs venant de l'Est.

Je ne peux pas manquer d'évoquer 1801 et le Concordat signé entre la France et le Saint-Siège, Concordat aboli en 1905 par la Séparation de l'Église et de l'État mais toujours en vigueur dans les départements du Rhin et de la Moselle. J'y reviendrai.

1798 : Mulhouse, ville alliée aux cantons suisses devient française.

Je terminerai ce bref survol par l'évocation d'une thèse de doctorat de théologie catholique portant sur le XIXème siècle. Auteur Claude Muller, actuel directeur de l'Institut d'histoire de l'Alsace. Son titre, je vous le donne en mille : « Dieu est catholique et alsacien » ! Il est vrai qu'après la révolution, ce siècle fut celui d'une renaissance extraordinaire de la vie ecclésiale en Alsace, avec des dizaines et des dizaines de constructions d'églises et une formidable vitalité.

Venons-en, enfin, à notre 1^{ère} partie : de 1870 à 1939

Si la guerre de 1870 fut un désastre pour la France, elle fut une tragédie pour l'Alsace. Tout d'abord en raison du terrible siège de Strasbourg, des bombardements incessants et des destructions massives de tout le centre-ville occasionnant des pertes considérables, par exemple au Temple-Neuf, bibliothèque municipale et ancienne église des Dominicains, comme celle du Hortus Deliciarum, précieux ouvrage du XIII^{ème} siècle, manuscrit et illustré de Herrade de Landsberg destiné à la formation de ses sœurs du couvent de Hohenbourg (Mont Sainte-Odile), mais aussi celle d'un exemplaire ancien de l'Épître à Diognète. Les historiens considèrent qu'il y avait, de la part des prussiens la volonté farouche de détruire la culture française qui avait eu, en près de 2 siècles, la possibilité de prendre racine chez nous tout en n'évacuant pas la langue d'origine germanique avec ses variantes locales.

Après le traité de Francfort qui annexe l'Alsace et la Moselle, les Prussiens décidèrent de faire de l'Alsace une terre d'Empire et, la menace venue de l'est n'existant plus, d'ouvrir la ville de manière extraordinaire. Les anciens remparts furent détruits et tout un nouveau quartier fut construit autour d'un palais impérial, de sièges de ministères, d'une université. Cet ensemble architectural, typiquement germanique, est entré au patrimoine mondial de l'Unesco sous le vocable de « Neustadt », la ville nouvelle qui triple presque la surface de la ville mais représente aussi un laboratoire extraordinaire alliant décideurs, commanditaires, architectes, entrepreneurs, artisans, sociétés foncières... J'ai grandi dans ce quartier que l'on n'appelait pas encore Neustadt et qui s'étend du bassin des faux-remparts au canal de la Marne au Rhin et de la Place de Haguenau au couvent des Dominicains et un peu plus.

A cette période, l'Allemagne connaissait et les spasmes de la naissance d'une nation et les batailles du Kulturkampf de Bismarck mais aussi les avancées sociales telles les caisses Raiffeisen, ancêtres du Crédit Mutuel, les débuts de la Sécurité sociale, créée en France juste après la seconde guerre mondiale. La Prusse allait aussi accorder un statut politique de plus en plus autonome à l'Alsace-Moselle.

Mais cela n'a pas évité des problématiques plus violentes : le départ de nombreux alsaciens vers la vieille France après 1870, en particulier de nombreux entrepreneurs, ingénieurs et chercheurs. Il y eut là une véritable hémorragie d'élites. Avec en corollaire la création d'institutions dédiées comme la célèbre École Alsacienne de Paris. En parallèle, il y eut des exodes plus populaires, en Algérie, le nom de pieds-noirs vient peut-être des galoches noires des alsaciens, aux Etats-Unis, au Brésil et dans divers pays du monde. Aujourd'hui encore, les alsaciens sont présents partout dans le monde et l'Association des alsaciens du monde est bien vivante et active. Et on parle encore alsacien à Castroville aux USA et au Brésil...

N'oublions pas non plus l'engagement de nombreux alsaciens dans les zouaves pontificaux et surtout l'essor des congrégations missionnaires, par exemple les spiritains du père Libermann mais aussi les capucins, sma, etc. ce qui fait que, bien plus tard, mais en lien avec cette période, au Concile Vatican II étaient présents une bonne douzaine d'évêques alsaciens !

Autre élément remarquable : Mgr Paul Muller-Simonis crée, en 1903, la Fédération de Charité-Caritas Alsace, suite à la création de la Caritas nationale allemande. Quand, en 2008, je suis devenu président de cette vénérable institution, le président de Caritas Internationalis qui était un alsacien incardiné au diocèse de Fribourg en Brisgau, m'a dit : « tu dois savoir et surtout dire que la Caritas de Strasbourg est la

première Caritas diocésaine au monde ! » Par comparaison, le Secours Catholique-Caritas France a été fondé par Mgr Jean Rhodain en 1946, soit plus de 40 ans après !

Bien sûr, il y a eu des vexations, des différends entre l'autorité allemande et la population. Mais il y a eu aussi des nouveautés précieuses sans oublier la survivance du Concordat, importante à la fois pour les catholiques mais aussi, suite aux articles organiques pour les protestants et les juifs ! Et des complaisances intéressantes de la part des prussiens, par exemple, la construction de monuments pro-français ou le travail reconnu du Souvenir Français créé chez nous.

La flamme française était aussi entretenue dans les foyers et dans certains milieux en particulier artistiques avec une fibre alsacienne spécifique. Mais, il faut reconnaître que la nostalgie de la ligne bleue des Vosges et des provinces perdues a été vécue différemment « à l'intérieur » comme nous disons ici et chez nous.

La guerre de 14-18 fut un nouveau traumatisme fait d'espoirs, de peurs, d'occupation par les troupes allemandes, autrichiennes, hongroises... et par les positions de ceux qui rejoignirent l'armée française et ceux qui furent simplement engagés, comme allemands, dans les armées du Kaiser.

Petite note personnelle : mes 4 grands parents sont nés allemands, mes grands-pères ont été, sous l'uniforme du Kaiser, l'un aux Dardanelles, l'autre fit son service militaire et a été mobilisé en 1914 mais, père de trois enfants et cheminot a été affecté au réseau de chemin de fer Elsass-Lothringen. Ils n'étaient pas heureux de la situation. Mais celle-ci n'avait rien à voir avec celle qu'ils connaîtraient à partir de 1940... Mais n'anticipons pas.

Notons seulement qu'ils ont « bénéficié » de 4 nationalités : deux fois l'allemande et deux fois la française !

Les troupes françaises entrent à Strasbourg le 22 novembre 1918.

La joie est grande pour la majorité de la population alsacienne. Elle est d'autant plus grande que promesse a été faite de garantir les spécificités alsaciennes, concordat, statut scolaire, droit local etc...

Et commence une nouvelle phase de francisation de l'Alsace. On évacue les allemands, y compris prêtres ou évêque. On expulse même le sauveur de la Cathédrale, Johann Knauth.

On crée un commissariat spécial. On francise l'administration en important « des français de l'intérieur » en masse. L'école devient totalement française. Ce ne fut pas simple après 48 ans d'école allemande !

On veut même introduire les lois laïques et séculariser les écoles ce qui provoque des soulèvements populaires soutenus par l'évêque de Strasbourg, le lorrain Charles Ruch.

En contrepoint, se développent des tentatives autonomistes soit typiquement alsaciennes soit clairement germanophiles puis même pro-nazies. Demeurent aujourd'hui des traces de cette période mouvementée sans que les groupuscules autonomistes d'aujourd'hui aient beaucoup de lien avec les extrémistes d'hier. Mais demeure ce sentiment diffus mais réel de n'être pas respectés par la mère-patrie qui nous impose ce qu'elle veut, y compris, récemment, une improbable et énorme région Grand Est grande comme deux fois la Belgique.

En conclusion de cette 1^{ère} grande partie, je pourrais dire que c'est là le creuset d'un certain nombre d'avancées, de traditions, de regrets, de rancœurs tenaces et de sentiments divers qui nous habitent parce que ballotés sans cesse entre les uns et les autres avec leurs bienfaits et leurs limites voire leurs excès nuisibles.

2^{ème} partie : nous voilà en 1939 et la guerre déclarée qui commence autour de la fameuse ligne Maginot et de ce que l'on appelle la « Drôle de guerre » mais aussi autour de l'évacuation d'un nombre considérable d'alsaciens vers la Dordogne, la haute Vienne et autres départements du Massif Central ou du Sud-Ouest. Drame d'une évacuation certes minutieusement préparée en amont mais pas du tout préparée chez les recevants. Et les situations ne furent pas simples entre ceux qui parlaient français et patois et ceux qui parlaient un dialecte germanique et donc considérés comme allemands... Les traditions culinaires et religieuses, les chansons et même les chants de Noël faisaient problème voire polémique.

Malgré tout, in fine, il y eut un certain nombre de mariages, puis des amitiés puis des jumelages qui demeurent très féconds aujourd'hui...

Mais le pire était à venir. Au retour en Alsace, après l'Armistice, vint la période non pas de germanisation de l'Alsace mais cette fois-ci de nazification. Avec comme raison avancée l'appartenance d'office au 3^{ème} Reich et, pour nous, l'annexion de fait. En réalité, l'Allemagne de Hitler n'avait jamais admis la défaite militaire de 1918, la signature de l'Armistice et le traité de Versailles. En fait, il eut sans doute fallu laisser quelques jours encore à de Castelnau pour que la victoire militaire soit vraiment établie. L'armistice est venu quelques jours trop tôt.

Nazification : changement de nom des rues (petit clin d'œil humoristique : à Mulhouse, quand il fallut donner le nom de Hitler à une rue, les mulhousiens ont choisi la rue du... Sauvage !) des prénoms, germanisation des noms de famille, quadrillage des villages, des quartiers par des nazis et surtout instillation permanente de l'idéologie nazie toujours et partout. Ne vous y trompez pas : en vieille France on subissait l'Occupation. En Alsace c'était l'annexion de fait et l'intégration dans la nation allemande sans coup férir. Le Gauleiter Robert Wagner, ami de Hitler, expulsa plus de 20 000 alsaciens vers la France. L'usage du français est interdit sous peine de se retrouver au camp de redressement de Schirmeck. Et, à côté du camp de Schirmeck, se trouve le seul camp de concentration nazi sur le territoire français, le camp de Natzweiler-Struhof, un camp d'extermination (Nacht und Nebel)) avec de multiples annexes partout en Alsace...

Du Gauleiter Wagner : « Si un Alsacien vient et me déclare : je ne suis pas allemand, mais français, càd que je me considère comme français ; je ne puis que lui dire : Tu n'es pas un Français, tu es un traître allemand. Tu es un traître à ton nom, à ta langue, à ta nationalité, à ton sang, bref à ta propre nature, à ta destinée (...) Aussi devras-tu comprendre qu'on se débarrasse rapidement de toi, comme aujourd'hui dans le monde entier on se débarrasse rapidement de tous les traîtres ».

Où l'on comprend que les nazis n'avaient rien à voir avec les prussiens d'autrefois comme disaient les anciens...

Vient le 25 août 1942 qui voit le Gauleiter signer le décret inique de l'incorporation de force des alsaciens et mosellans dans la Wehrmacht scandale majeur et violation totale du droit international et du droit des peuples.

130 000 alsaciens et mosellans furent incorporés de force. Au moins 30 000 ne revinrent pas à la fin de la guerre, tués ou disparus !

Mon père, né en 1924 fut incorporé de force d'abord dans le RAD, le Reicharbeitsdienst, rien à voir avec le STO, c'était une préparation militaire. Puis la Wehrmacht. Il fut envoyé en Russie, attrapa le typhus, fut sauvé à l'abbaye de Sankt Ottilien, en Bavière, par des religieuses. Il pesait encore 46 kg ! Puis il déserta de l'armée allemande le 17 novembre 1944. Bénéficiant du bombardement de Fribourg parce que déclaré « vermisst », il a pu rejoindre sa ville natale de Colmar et son curé

qui s'était évadé de la prison de Mulhouse. Ils se cachèrent dans les combles du foyer paroissial, occupé par une compagnie d'allemands et une compagnie d'italiens, jusqu'au 2 février 1945, date de la Libération de Colmar. Il n'avait pas encore 21 ans. Quelques mois plus tard, n'ayant pas encore « honoré » de sa présence l'armée française, il fut incorporé pour quelques mois dans l'armée française où il devint sergent...

Maman, quant à elle, née en 1922, après avoir été secrétaire d'un important cabinet d'avocats colmariens (Me Tschimber et Pflimlin) travailla chez les allemands et fit du contre-espionnage ce qui lui valut de faire partie de l'armée française en occupation en Autriche avec le grade de sous-lieutenant.

Bien sûr, les cicatrices de cette période sont encore très présentes dans nombre de familles, à cause des morts, à cause des disparus, à cause aussi de ceux qui ont pu rejoindre les maquis, la Brigade Alsace-Lorraine, la 2^{ème} DB et la 1^{ère} Armée...

Notons qu'il a fallu attendre le président Sarkozy pour que soit reconnue cette tragédie lors d'un discours à Colmar. Quant à l'indemnisation par les allemands par l'intermédiaire de la Fondation Entente Franco-Allemande, elle a été plus symbolique que réelle...

Un de mes confrères, chanoine émérite du Chapitre cathédral, vient de publier un ouvrage intitulé : « Des prêtres alsaciens incorporés de force se souviennent » ». Passionnant et... terrifiant...

S'achève ainsi la tragédie de la 2^{ème} partie de mon propos.

La troisième partie commence le 23 novembre 1944, quand la 2^{ème} DB de Leclerc libère Strasbourg en fidélité au serment de Koufra : « Jurez de ne déposer les armes que le jour où nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la Cathédrale de Strasbourg » !

Et, bien évidemment, cette période commence par une nouvelle phase de francisation. Et les petits alsaciens de devoir apprendre cette langue interdite pendant 5 ans. Et le slogan de dire : « Il est chic de parler français ». Et la consigne stricte : interdit de parler le dialecte à l'école. J'ai connu cette période puisque né en 1947, à l'époque du baby-boom. Et je dois certainement mon prénom autant à la francophilie familiale de l'époque qu'à l'engagement de ma grand'mère maternelle dans le tiers ordre franciscain.

Évidemment, il y eut aussi les affres de l'épuration et les injustices afférentes. Il y eut les places réservées à ceux qui avaient pu rejoindre les chantiers de jeunesse sans oublier tous les français « de l'intérieur » à qui on confiait les fonctions décisionnelles qu'on ne pouvait pas confier à des alsaciens dont on ne sait jamais trop où ils se situent, avec leur dialecte, leurs traditions, leur culture, leur histoire, leur caractère parfois compliqué...

Et il y eut, en 1953, le terrible procès de Bordeaux suite au massacre d'Oradour sur Glane ! Une épreuve épouvantable pour l'Alsace !

Ce n'est qu'au début des années 2000 que le lien fut renoué entre la Ville de Strasbourg, son maire Roland Ries et le maire d'Oradour sur Glane, avec le soutien de Mgr Joseph Doré, archevêque de Strasbourg et une délégation de deux classes de lycéens. Ce lien de visites régulières ne s'est plus jamais distendu depuis.

Même l'Église catholique alsacienne fut marquée jusqu'au début des années 2000 par des divisions durables entre ceux qui firent leur séminaire à Royat autour du futur Mgr Elchinger et ceux qui s'étaient retrouvés au Séminaire à Fribourg en Brisgau...

Mais il y a lieu de marquer en cette année 2019, le 70^{ème} anniversaire de la création du Conseil de l'Europe, première institution européenne fondée à Strasbourg. Vinrent plus tard la Cour européenne des Droits de l'Homme et le Parlement Européen. Ce qui fait de Strasbourg une importante ville diplomatique.

Il faut marquer les échanges entre français et allemands souvent suscités en Alsace par ceux qui avaient eu à souffrir de la guerre et de l'idéologie nazie. Je pense à Joseph Rey, maire de Colmar qui, à la fin de la guerre, était en prison à Fribourg et attendait d'être décapité et qui fut un ardent artisan des relations transfrontalières. Ce flambeau a été repris par sa petite fille, Brigitte Klinkert, présidente du CD68.

Je pense à mon propre père qui, après la guerre, n'a jamais franchi la frontière sans être physiquement malade et qui a encouragé et soutenu des camps de jeunes franco-allemands.

Et les jumelages entre communes alsaciennes et allemandes sont aujourd'hui nombreux et féconds.

Le bilinguisme est à la fois une réalité et un problème. Réalité culturelle pour beaucoup. Problème de transmission d'une génération à l'autre. Problème de concurrence avec l'anglais et... l'espagnol. Problème économique aussi puisque l'Allemagne est demandeur de main d'œuvre qualifiée et d'ingénieurs. L'anglais est nécessaire mais l'allemand est hautement souhaitable. Et la jeunesse (et les parents) ne suit pas toujours. Quant aux allemands, ils ne font pas toujours l'effort nécessaire pour apprendre le français...

Institutionnellement la création du Grand Est a été très mal ressentie parce qu'artificielle, gigantesque, marquée par le glacis champenois et nous éloignant de la Mitteleuropa, Munich, Vienne, Bratislava qui sont au centre de l'Europe contrairement à Paris...

Le rêve de beaucoup, après l'échec du référendum de 2013 sur la constitution d'une région Alsace comme telle, est de restaurer l'Alsace par la création en 2021 de la Collectivité Européenne d'Alsace puis, si possible par des accords de plus en plus forts avec le Bade-Wurtemberg et les cantons Bâlois pour former une Silicon Valley européenne habitée par le même esprit de l'humanisme rhénan. Pour mémoire l'Unistra, présidée actuellement par un prêtre, compte en son sein 4 prix Nobel et est non seulement présente à Strasbourg mais aussi en lien très fort avec Mulhouse et Colmar mais aussi avec Karlsruhe, Fribourg et Bâle.

Il y a chez nous un dynamisme certain au plan économique, culturel, politique. Mais nous connaissons aussi des problèmes d'ego et sommes marqués par le « complexe alsacien » qui fait que nous ne savons pas trop bien nous vendre. Ce complexe est le fruit de l'histoire que je viens d'évoquer avec tous ces ballotements de part et d'autre, ces luttes incessantes pour survivre en faisant tour à tour le dos rond, en choisissant la position protestataire, en jouant la pactisation avec le nouveau venu et toutes les positions intermédiaires...

Il y a quelques années, un ouvrage remarquable et plein d'humour a été publié sous ce titre évocateur « Ciel, mon mari est muté en Alsace ! ». Où l'on voit les préjugés et les peurs des cadres de vieille France à venir en Alsace, puis leurs découvertes

ébahies (comme le disait, quelque temps après son arrivée comme archevêque de Strasbourg, Mgr Doré à certains de ses amis parisiens inquiets pour lui : « Mais nous avons même déjà l'électricité en Alsace » !) et le souhait de beaucoup de s'installer durablement chez nous.

On raconte que ces cadres pleurent deux fois : la première en venant en Alsace et la seconde fois quand il leur est demandé de la quitter...

Je ne peux pas ne pas évoquer aussi ces particularités que constituent le droit local (en partie encore en allemand non traduit) qui concerne tout aussi bien le droit de chasse que le droit du travail, le droit des associations (1908 et non pas 1901), la sécurité sociale (qui rembourse mieux qu'en vieille France et est excédentaire !) et l'implantation des pharmacies, le livre foncier et le droit public des cultes, avec ses multiples établissements publics du culte que sont la Mense Épiscopale, la mense capitulaire, les menses curiales, les fabriques d'églises ou encore les séminaires. Environ 950 établissements publics du culte pour la seule Église catholique en Alsace.

Et la rémunération des agents pastoraux, prêtres et coopérateurs laïcs, par le ministère de l'Intérieur...

Le Concordat demeure en vigueur même s'il est fragilisé aujourd'hui y compris par un certain nombre de ceux qui en bénéficient (il faut ajouter les bénéficiaires des articles organiques que sont les protestants luthériens et réformés et les juifs) alors qu'il est un facteur extraordinairement puissant de lien social, tous les politiques en conviendront. Demeure le problème de l'Islam qui ne relève ni du Concordat ni des articles organiques mais qui est puissant en Alsace, voir les mosquées maghrébines et turques par exemple. En revanche, il y a parmi les membres des cabinets du Président de région et des présidents de Conseils départementaux des chargés de mission pour l'interreligieux !

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire. Mais il me faut conclure. En trois points :

D'abord le 2 février 1995, 50^{ème} anniversaire de la libération de Colmar. Mes parents souhaitaient voir l'exposition du Koïffhus et faire une sorte de pèlerinage de la mémoire. Ils m'invitèrent à venir avec eux. Le soir, dînant ensemble dans une winstub, papa, homme de contact très jovial, entendant à la table voisine évoquer la poche de Colmar par des anciens de la 1^{ère} Armée s'est levé pour leur parler. Il leur expliqua brièvement ce qu'il avait vécu pendant la guerre et surtout il tenait à les remercier de l'avoir libéré. En réponse, un capitaine lui dit : « mais monsieur, vous auriez pu faire tout à fait autre chose et vous n'auriez pas eu à subir tout ce que vous avez connu ». En un instant, mon père est devenu blanc comme la neige, s'est retourné, m'a donné sa carte bleue pour régler le dîner et est sorti bientôt rejoint par maman. 50 ans après les faits, cet homme n'avait encore rien compris du système nazi en Alsace et de l'incorporation de force : les familles envoyées à Schirmeck ou déportées en Silésie etc...

2^{ème} élément : nous nous sentons souvent incompris, objets de méfiance mais aussi de jalousies (vous êtes riches !) et parfois nous le sommes tant notre histoire est singulière et tragique. Et nous nous savons souvent trahis par... Paris ! L'affaire du

synchrotron promis à cor et à cri à Strasbourg et finalement construit à Grenoble a révolté les alsaciens !

Mais par ailleurs, nous sommes aussi un peu spéciaux comme le révèle par exemple ce dicton : « En Alsace, le contraire est toujours vrai ».

Ou cette chanson du Hans im Schnockeloch, Jean du trou du moustique, qui dit : « ce que je n'ai pas, je le veux, et ce que j'ai, je ne le veux pas. »

Et nous n'oublions tout de même pas cette chanson folklorique « Que notre Alsace est belle, avec ses frais vallons, l'été mûrit chez elle, bles, vignes et houblons ».

Ni la marseillaise catholique alsacienne, en allemand (!), « Grosser Gott wir loben Dich », « Grand Dieu nous te louons », qui conclut toutes les célébrations catholiques importantes (y compris des noces d'or, de diamant...). Paradoxe : les luthériens de la Confession d'Augsbourg, chantent ce chant en français !

Enfin, nous sommes riches d'une triple culture, la française, l'allemande et l'alsacienne avec des dosages variables selon les uns et les autres. Et à ces cultures natives s'ajoutent les cultures modernes qui ne les emportent pas.

Pour symboliser l'Alsace et son histoire, une sculpture, le monument aux morts, située place de la République, dans la Neustadt, est hautement significative : voilà une mère éplorée qui porte sur ses genoux ses deux fils morts, l'un tourné vers l'ouest, l'autre vers l'est... Tout est dit !

Dernier mot :

Nous sommes ici, à Strasbourg, au cœur de l'Europe et nous sommes l'Europe du cœur, contre-distinguée de l'Europe bruxelloise du business. Et nous croyons même qu'il serait souhaitable que Sainte-Odile, patronne de l'Alsace, rejoigne la cohorte des saints patrons de l'Europe, les Benoît, Cyrille et Méthode, Brigitte, Catherine ou Thérèse Bénédicte de la Croix.

Si un jour un pape le décidait, ce serait une bénédiction pour l'Europe et une belle et vraie victoire pour l'Alsace !

Je vous remercie pour votre attention.

Chanoine François GEISLER

Né en 1947 à Colmar (68), a grandi à Strasbourg (67) à partir de 1953. Prêtre en 1972, il a été pendant 15 ans, tour à tour, vicaire en ville moyenne, curé en rural et en rural puis en grande ville et doyen de Strasbourg, pasteur et homme de terrain. Directeur adjoint de l'Enseignement religieux en 1974, catéchète, pédagogue, formateur, chercheur pendant 15 ans. Délégué Episcopal aux Affaires temporelles, Trésorier du Bureau d'Administration des Séminaires et Économiste Diocésain pendant 16 ans, gestionnaire, juriste, manager, constructeur. Président de la Fédération de Charité-Caritas Alsace pendant 4 ans. Actuellement, entre autres responsabilités en particulier dans le domaine culturel, vice-doyen du Chapitre Cathédral, prédicateur à la Cathédrale et Trésorier de la Fabrique de la Cathédrale.